

www.e-rara.ch

Les Incas, ou, La destruction de l'empire du Pérou

Marmontel, Jean François

Neuchatel, 1777

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: 25.597

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-57738>

Chapitre XX.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE XX.

VERS l'embouchure de ce fleuve , est une isle sauvage (*), où Pizarre avoit résolu de se ménager un refuge. Il y passa sur des canots ; car il avoit devancé sa flotte. Mais cette isle étoit la demeure d'un peuple indomptable & féroce. Pizarre dédaignant de perdre , à réduire ce peuple , un tems qui lui étoit précieux , n'attendit que sa flotte pour revenir camper sur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télasco. La belle & tendre Amazili , l'arc à la main , le carquois sur l'épaule , telle & plus fière en son maintien & plus légère dans sa course qu'on ne peint Diane elle-même , avoit suivi son frere & son amant , digne , par son courage , de partager leur gloire.

(*) L'isle de Puna.

Pizarre se souvint du peuple de Tumbès, & de l'accueil plein d'humanité (a), de candeur & de bienveillance qu'il en avoit reçu ; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime & l'amitié de ce bon peuple. Il assemble donc ses guerriers, & leur tint ce discours :

“ Castillans, je vous ai promis des
 „ richesses & de la gloire. De ces deux
 „ biens, l'un vous est assuré, l'autre
 „ dépend de vous. Ceux de vous qui
 „ veulent de l'or, s'en retourneront
 „ chargés d'or ; je vous en suis garant ;
 „ ne vous abaissez pas jusqu'au soin
 „ vil d'en amasser. Pour la gloire, c'est
 „ autre chose : une haute entreprise la
 „ promet, ne l'assure pas. Celui-là seul
 „ l'obtient, qui la mérite : jamais le
 „ crime ne la donne. Les conquérans
 „ de l'Amérique ont fait tout ce qu'on
 „ peut attendre de l'audace & de la
 „ valeur. Ils ne feront pourtant jamais
 „ qu'au nombre des brigands insignes.
 „ L'homme étonnant, à qui l'Espagne
 „ a dû le nouveau monde, Colomb,
 „ s'est dégradé par une trahison ; Cor-

22 tès , par une perfidie plus noire &
 22 plus infame encore ; & c'est lui
 22 qu'ont flétri les fers dont il a chargé
 22 Montezume. Le reste s'est déshonoré
 22 par les plus indignes excès. Il dépend
 22 de nous, mes amis, d'en partager
 22 l'opprobre, ou de nous en laver,
 22 nous & notre patrie, par une con-
 22 duite opposée : nous en avons encore
 22 le choix. Il s'agit de ranger sous la
 22 puissance de l'Espagne la plus riche
 22 moitié de ce nouveau monde ; & il
 22 en est deux moyens, la douceur &
 22 la violence. La violence est inutile ;
 22 & chez des nations guerrières, où
 22 nous sommes en petit nombre, elle
 22 feroit aussi dangereuse qu'injuste. Le
 22 danger n'est rien, je le fais ; mais la
 22 gloire, la gloire est tout ; & quand
 22 nous aurions opprimé, dévasté,
 22 changé ces contrées en des déserts
 22 sanglans, en de vastes tombeaux,
 22 oferions-nous repasser les mers,
 22 chargés de trésors & de crimes, &
 22 poursuivis par les remords ? Les ma-
 22 lédiction d'un monde, les repro-
 22 ches de l'autre, la colere du ciel.

„ enfin les cris de la nature & de l'hu-
 „ manité, tout cela fait horreur. Ni
 „ les grandeurs, ni les richesses ne
 „ consolent d'être odieux : c'est un
 „ courage qui me manque ; vous ne
 „ l'avez pas plus que moi. Faisons-
 „ nous des prospérités dont nous
 „ n'ayons point à rougir, ou un mal-
 „ heur qui nous honore. Rien n'est si
 „ beau que ce qui est juste. Rien n'est
 „ si juste sur la terre que l'empire de la
 „ vertu. Tâchons de dominer par elle.
 „ Quelle conquête, mes amis, que
 „ celle qui n'auroit coûté ni larmes ni
 „ sang ! Quel triomphe , que celui qui
 „ ne seroit dû qu'au pouvoir des bien-
 „ faits ! La reconnoissance & l'amour
 „ nous livreroient tous les biens de
 „ ces peuples ; pour les vaincre & les
 „ captiver, nos armes seroient inuti-
 „ les ; & c'est alors qu'elles seroient
 „ dignes d'orner les temples de ce Dieu
 „ que nous venons faire adorer. „

Toute la jeunesse applaudit ; mais
 ceux des guerriers Castillans qui
 avoient servi sous Davila, & dont les
 mains s'étoient déjà trempées dans le

sang des peuples de l'isthme, tirèrent un mauvais présage de ce qu'ils appelloient mollesse dans leur général. Vincent de Valverde sur-tout, ce prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les sentimens de Las-Casas; & fronçant un sourcil atroce: " Ils fléchiront, disoit-il en lui-même, ils fléchiront sous le
 „ joug de la foi, ou ils seront exter-
 „ minés. „

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au cacique de le recevoir en ami. Mais le cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche, il l'observe; & quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! " C'est Molina, c'est lui
 „ qui enseigne aux Indiens à se retran-

„ cher devant nous , dit Pizarre : il a
 „ fait construire ces remparts ; peut-
 „ être il les défend lui-même. „ Impa-
 tient de s'en instruire , il demande à
 parler au commandant du fort ; & Oro-
 zimbo se présente. “ Espagnol , je suis
 „ Mexicain , je suis neveu de Monte-
 „ zume. Juge si je doiste connoître , si
 „ je puis me fier à toi. C'est ici mon
 „ dernier asyle. Ce sera mon tombeau ,
 „ si ce n'est pas le tien. „

Des Mexicains dans le fort de Tumbès ! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux instances des Castillans. Indignés d'une résistance qu'ils regardoient comme une insulte , ils murmuroient , ils demandoient l'assaut. Pizarre le promit ; mais afin qu'il fût moins sanglant , il voulut agir de surprise , & à la faveur de la nuit. On se plaignit de sa prudence : elle faisoit injure à ceux qu'elle paroissoit ménager : ses guerriers , ses soldats eux-mêmes se feroient cru déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit

craindre le grand jour, si favorable à la valeur. Le héros gémit & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient sur les remparts ; les Indiens épouvantés n'osoient paroître ; & la fascine amoncelée alloit applanir le fossé. Orozimbo , qui voit la terreur dont tous les esprits sont frappés , les ranime & les encourage.

“ Hé quoi ! mes amis , leur dit-il , qu'a
 „ donc ce bruit qui vous effraie ? Est-
 „ ce le bruit qui tue ? & faut-il tant
 „ d'effort pour rompre le fil de la vie ?
 „ Ces bouches brûlantes , sans doute ,
 „ vomissent la mort ; mais la mort est
 „ aussi au bout d'une fleche ; & l'arc ,
 „ dans la main d'un brave homme , est
 „ terrible comme le feu. Chacun de
 „ vous n'a qu'une mort à craindre ,
 „ & il en a mille à donner : vos car-
 „ quois en sont pleins. Paroissez donc ,
 „ & repoussez une troupe d'hommes
 „ hardis , mais foibles , vulnérables &
 „ mortels comme vous. „ Il dit , & à
 l'instant une grêle de traits répond au
 feu des Castillans. L'approche du fossé ,
 la route du soldat qui vient y jeter sa

fascine, commence à être périlleuse. Plus d'une fleche, mais sur-tout celles des Mexicains, se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide, & choisit ses victimes. Pennate, Mendès & Salcédo se retirent blessés; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui étoit destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer son épais bouclier, & venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Télasco l'avoit lancée; mais l'airain l'émoussa: elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcazar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, & sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie.

“ Ombres de Montezume & de Guatimozin! ombre de mon pere! dit-il, ombres de mes amis! recevez ce tri-

„ but , ce foible tribut de vengeance.
 „ Je ne mourrai donc pas fans avoir
 „ fait vomir le fang & l'ame à l'un de
 „ nos tyrans ! „ Il fe trompoit : la
 molle arene céda fous le poids du
 courfier ; le Caftillan y fut enfeveli ,
 mais fe releva de fa chute , plus furieux ,
 plus implacable , plus altéré du fang des
 Indiens.

Le plomb mortel , qui portoit fur
 les murs de plus inévitables coups ,
 ne vengeoit que trop bien Pizarre ,
 mais ne le confoloit pas. Pour lui la
 plus légère perte étoit funefte. Il s'affli-
 geoit fur-tout de voir les Indiens s'a-
 guerir , & s'accoutumer à ce bruit ,
 à ce feu des armes , qui par - tout
 avoit répandu tant d'effroi dans ce
 nouveau monde. Il falloit , ou les
 rendre encore plus intrépides , en cé-
 dant à leur réfiftance , ou faire tout
 dépendre du hafard d'un moment. Le
 foffé , dans fa profondeur , étoit com-
 blé de l'un à l'autre bord , & l'escalade
 étoit poffible. Pizarre s'y réfout , &
 l'ordonne. A l'inftant le feu redouble
 & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ses Indiens de s'exposer au feu. Imitez-nous , dit-il : Télasco , mes „ amis & moi , nous allons vous donner l'exemple. „ Il eut seulement soin d'écarter du lieu de l'assaut sa sœur , qui lui tendoit les bras , & le conjuroit par ses larmes de la souffrir auprès de lui.

Alors , s'armant de haches & de lourdes massues , ils attendent , tête baissée , les plus hardis des assaillans.

Il en parut trois à la fois , Moscosé , Alvare , & Fernand , le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent , tenant le glaive d'une main , le bouclier de l'autre , & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télasco s'adresse à Moscosé , & d'un coup de massue lui brisant sur la tête l'écu qui lui sert de défense , le renverse du haut des murs. Il tombe comme foudroyé sur ses soldats qui alloient le fuivre , & roule sur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle sur le rempart ; mais , encore

chancelant sur un appui fragile , il ne peut ni parer , ni porter des coups assurés. Orozimbo , l'ayant saisi au bras dont il tenoit le glaive , le défarme & l'entraîne à lui. Il se débat ; mais il est terrassé. Son vainqueur lui laisse la vie ; & le soldat qui prend sa place , reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare , dans l'instant qu'il s'attache au bord du mur pour le franchir , sent tomber sur son casque la hache meurtrière ; & le coup , en glissant , le blesse au bras qui lui servoit d'appui. Il est précipité sanglant ; & ses soldats , voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper , n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre , le plus aimable , le plus vertueux de ses frères ; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés ; & sans y ajouter le reproche , il fait interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo , après que l'ennemi se fut retiré dans son camp , fut de faire réduire en cendres

ce vaste monceau de fascines dont on
 avoit comblé le fossé du rempart ; &
 tandis que des tourbillons de fumée
 & de flammes s'élevoient au-dessus
 des murs : " Viens , dit-il au jeune

„ Pizarre , & vois ce bûcher allumé.

„ Quand je t'y jeterois vivant , quand

„ j'y ferois brûler avec toi tous tes

„ compagnons , & avec eux leurs peres ,

„ leurs enfans & leurs femmes , je ne

„ vous rendrois pas les maux que ta

„ nation nous a faits..... Va-t-en ,

„ va dire à ces barbares que les neveux

„ de Montezume , ayant à leurs pieds

„ un brasier , & dans leurs mains un

„ Castillan... Va-t-en , te dis-je , &

„ ne tarde pas ; car je crois entendre

„ les plaintes de l'ombre de Guati-

„ mozin. „

Fernand Pizarre s'en alloit , le cœur
 flétri , l'ame abattue , n'osant s'avouer
 à lui-même qu'il respiroit par la clé-
 mence d'un Indien neveu de Monte-
 zume. Dans la plaine qui séparoit le
 camp des Espagnols du fort de Tumbès,
 il rencontre un vieillard étendu sur
 le sable , & baigné dans son sang. Ce

vieillard respiroit encore ; & tendant les bras au jeune homme , il l'appelloit à son secours. Pizarre approche ; l'Indien leve sur lui un œil mourant , lui montre son flanc déchiré , & fait un signe vers le rivage , un autre signe vers le ciel , comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les soins de l'humanité ; il étanche le sang de sa blessure ; & l'aidant à se soulever & à se soutenir , il veut le mener au camp. Le vieillard , frissonnant d'horreur , le conjuroit , en lui baissant les mains , de prendre une route opposée. “ Non , disoit-il ; c'est
 „ de ce côté-là qu'ils sont allés. —
 „ Qui donc ? lui demanda Pizarre. —
 „ Les meurtriers , dit le vieillard. Ils
 „ étoient vêtus comme toi ; ils te res-
 „ sembloient. . . . Non , pardonne , je
 „ ne veux pas te faire injure : tu es
 „ aussi bon qu'ils sont méchants. Ils
 „ venoient du fort , ils alloient vers
 „ le rivage de la mer ; & moi , je tra-
 „ versois la plaine ; je ne leur faisois
 „ aucun mal. L'un d'eux m'a regardé

„ d'un œil menaçant & farouche. Je
 „ tremblois ; je l'ai salué pour l'adou-
 „ cir ; & lui , tirant son glaive , il me
 „ l'a plongé dans le flanc.

„ Ah , les barbares ! s'écria le jeune
 „ homme saisi d'horreur. Et moi , &
 „ moi dans le moment qu'ils t'affassi-
 „ noient !.... „ Il n'en put dire davan-
 „ tage : les sanglots lui étouffoient la
 „ voix. Il embrasse , il baigne de pleurs
 „ le vieillard Indien. “ Ah ! si tu savois ,
 „ reprit - il , combien je déteste leur
 „ crime ! combien je le dois abhorrer !
 „ Bon vieillard , tes jours me sont
 „ chers : je ne t'abandonnerai pas.
 „ Dis-moi , où faut-il te conduire ? —
 „ A ce village que tu vois , dit l'In-
 „ dien. C'est là que mes enfans m'at-
 „ tendent. Au nom de ton pere , aide-
 „ moi à me traîner vers ma cabane :
 „ je ne demande au ciel que de voir
 „ encore une fois mes enfans , & de
 „ mourir entre leurs bras. „ Il n'eut
 „ pas même cette joie. A quelques pas
 „ de là , ses genoux s'affoiblirent , il sentit
 „ son corps défaillir ; & se laissant tom-
 „ ber dans le sein de Pizarre , il fixa ses

yeux sur les siens , lui serra la main tendrement , regarda le ciel , & tournant sa vue attendrie & mourante vers son village , il expira.

Fernand , accablé de tristesse , retourne au camp des Espagnols. Le conseil étoit assemblé dans la tente du général ; & quel fut le ravissement de ce héros , en revoyant son frere , un frere tendrement chéri , qu'il croyoit perdu pour jamais ! Il se leve , il l'embrasse. Les deux autres guerriers du même sang , témoignent les mêmes transports ; & tout le conseil s'intéresse à leur joie & à son retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu , & la valeur des Mexicains , & la clémence de leur chef , & la rencontre du vieillard. Son ame se répand dans ce récit qui la soulage ; son attendrissement s'exprime par des larmes , & il en fait couler. “ O mon frere ! dit-il enfin , en
 „ s'adressant au général , c'est nous qui
 „ apprenons aux sauvages à être cruels
 „ & perfides ; & ils ne peuvent nous
 „ apprendre à être bons & généreux !
 „ Quelle honte pour nous ! Je demande
 vengeance

„ de vengeance du meurtre de cet In-
 „ dien ; je la demande au nom du ciel
 „ & au nom de l'humanité. Décou-
 „ vrez quel est parmi nous l'homme
 „ assez lâche , assez féroce , pour avoir
 „ plongé son épée dans le sein d'un
 „ homme paisible, d'un foible & timide
 „ vieillard. „

Il y avoit dans ce conseil, des hommes durs, qui, en souriant, disoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puisqu'en daignant la lui laisser, on l'avoit si fort attendri. Il s'aperçut de ce sourire, & il en étoit indigné ; mais le général, impatient à son impatience, lui dit de prendre place dans le conseil.

Le grand intérêt des Castillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour hasarder encore de s'affoiblir par un nouvel assaut. Il falloit donc, ou laisser en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire par un long siege les défenseurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le siege parut le plus sage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le général lui seul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, sembloit encore irrésolu. Sa tête, long-tems appuyée sur ses deux mains, se releve avec majesté, & des yeux parcourant lentement l'assemblée : Castillans, dit-il, j'ai voulu
 „ vous donner, par ma déférence,
 „ une marque de mon estime. J'ai
 „ permis l'attaque du fort; l'événement a démontré l'imprudence de
 „ l'entreprise. Vous voulez assiéger
 „ ces murs, vous le voulez, & j'y
 „ consens encore. Mais chez des peuples qui, sans nous & loin de nous,
 „ vivoient paisibles, sur des bords
 „ où, quoi qu'on en dise, nous portons une guerre injuste, ne vous
 „ attendez pas que je fasse éprouver
 „ à un ville entiere les dernieres extrémités de la disette & de la faim.
 „ Je veux bien les leur faire craindre;
 „ mais si ce peuple a le courage de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les lui faire souffrir. Lors-

57 que dans un combat je risque & je
 58 défends mes jours & ceux de mes
 59 amis, le danger auquel je m'expose
 60 compense le mal que je fais, & je
 61 puis me le pardonner. Mais sans
 62 péril être inhumain ! mais voir lan-
 63 guir devant ses yeux une multitude
 64 affamée, l'enfant sur le sein de sa
 65 mere, le vieillard dans les bras de
 66 son fils expirant ! les voir se dé-
 67 chirer, les voir se dévorer entre
 68 eux, dans les accès de la douleur,
 69 de la rage & du désespoir ! Je ne
 70 m'y résoudrai jamais ; je vous en
 71 avertis. Jusques-là, je ferai tout ce
 72 que la guerre autorise. ,,

N O T E.

(a) *L'accueil plein d'humanité.*] L'his-
 toire attribue ici au peuple de Tumbès une
 trahison sans vraisemblance. *Il immola*, dit-
 on, *à ses idoles trois Espagnols qui s'étoient*
confiés à lui. Le peuple de Tumbès n'avoit
 plus d'idoles. Il n'adoroit que le soleil, &
 on ne faisoit point au soleil des sacrifices de
 sang humain. Cette absurde imputation est
 encore plus démentie par les mœurs de ce
 peuple, par sa candeur & sa bonté.